

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

8ème année, No 129—Samedi, 23 octobre 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LE DÉPART DU MARIN. — DESSIN DE M. A. BRUN



LA GÉOLOGIE AU BORD DE LA MER

SOUVENIRS D'AMÉRIQUE

LA LICORNE

Il était cinq heures du soir. J'explorais alors les rives inhabitées du rio de San Nicolas, dans les Terres chaudes mexicaines. Après une longue journée passée à la recherche des insectes, j'ordonnai aux Indiens qui m'accompagnaient d'organiser notre bivouac. En un instant ma tente fut dressée, et, sur un feu clair, commencèrent à griller les lanières de viande sèche qui devaient servir à notre dîner. Nous étions en plein bois, à deux cent pas de la rivière, et Enrique, mon serviteur en titre, partit en compagnie de notre grand guide, señor Rosalino, pour aller remplir nos gourdes d'eau fraîche.

Je m'étais assis près du foyer, admirant les arbres séculaires qui m'entouraient. L'ombre commençait à envahir la forêt, et les dindons sauvages, perchés au faite des plus hauts arbres, saluaient de leurs gloussements les derniers rayons du soleil. Tout à coup, un sifflement aigu résonna, et, dans les taillis situés à ma gauche, j'entendis un bruit de branches bisées et de pas précipités. Je me

nous allons l'avoir sur le dos avant cinq minutes. —Prenez vos armes, dis-je aux deux Indiens. Bien. Maintenant que nous avons six balles à décocher sur l'intrus qui songerait à nous attaquer, expliquez-vous.

—Nous avons vu l'antéburro, señor, reprit Rosalino ; par bonheur nous étions sous le vent, sans cela nous n'existerions plus. Partons.

—Un instant, mes garçons ; qu'est-ce qu'une licorne ? qu'est-ce qu'un antéburro ?

—Pas autre chose que maître Satan, me répondit Rosalino.

—Est-ce donc un homme que vous avez vu ?

Le guide et mon domestique me regardèrent avec compassion, tant ma question leur semblait naïve. Au lieu de me répondre, ils se mirent en devoir de démonter ma tente.

—Arrêtez ! fis-je avec autorité ; si véritablement c'est au diable que nous devons avoir affaire, j'ai de saints talismans qui feront tourner contre lui ses méchancetés.

Cette fois les deux Indiens me regardèrent avec méfiance ; mon ardeur à chercher des insectes, des reptiles et des plantes dans un but qu'ils ignoraient, les portait à croire que je cultivais la sorcellerie. Ils reprirent peu à peu leur sang-froid et

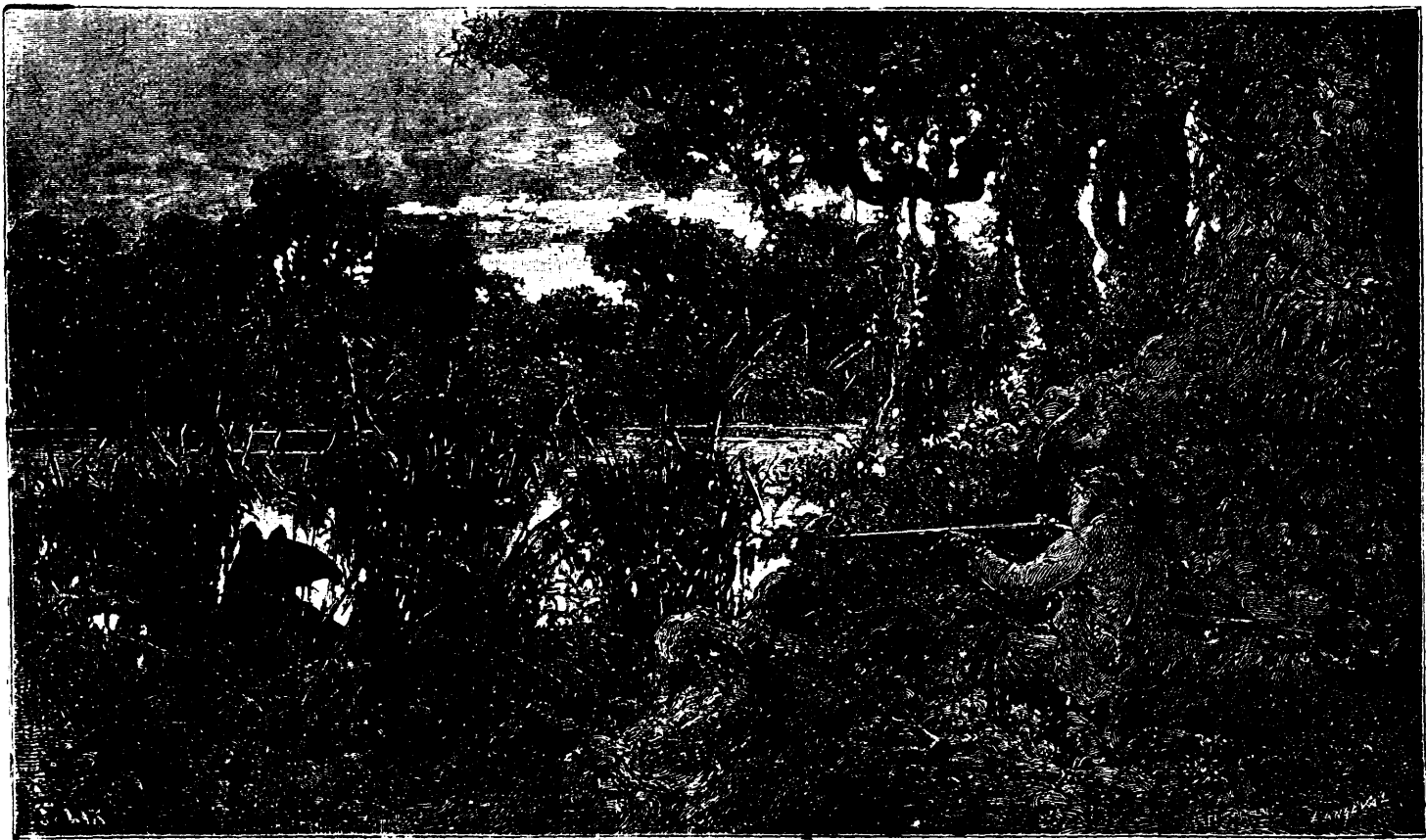
mes guides, n'était nullement un animal fabuleux. Enrique et Rosalino mangèrent sans appétit, ils ne cessaient de regarder dans la direction de la rivière et refusèrent de se coucher. Ils se signèrent à plusieurs reprises en m'entendant affirmer que, dès la pointe du jour, nous nous mettrions à la recherche du quadrupède qui les avait si fort effrayés. Ils me déclarèrent péremptoirement qu'en dépit de leur dévouement pour ma personne, ils étaient avant tout de bons chrétiens ; qu'ils n'iraient donc pas, de gaieté de cœur ou pour me complaire, se jeter sous les griffes de l'Esprit des ténèbres, lequel, ayant perdu l'une de ses cornes dans la bataille contre saint Michel, n'en possédait plus qu'une qu'il laissait croître démesurément.

J'eus quelque peine à m'endormir. Sans ajouter foi à l'existence de la licorne, je me croyais sur la voie d'une grande découverte en histoire naturelle.

Aussi, bien avant le jour, étais-je debout, nettoyant mon fusil et préparant des cartouches.

Une nouvelle conversation avec Rosalino m'apprit que les licornes, ou antéburros, se rencontrent d'ordinaire sur le bord des rivières.

Le soleil, en apparaissant sur l'horizon, me trouva caché parmi les roseaux qui bordent les rives du rio de San Nicolas. Pendant près de



Pendant près de trois heures je demeurai à l'affût. — (Page 197, colonne 3).

levai à la hâte, et j'achevais à peine d'armer mon fusil, lorsque je vis paraître Rosalino, pâle, hâletant, le sabre à la main, visiblement effaré.

C'était un rude homme, un chasseur de tigre que señor Rosalino, et il fallait un incident bien extraordinaire pour l'émouvoir.

—Qu'arrive-t-il ! m'écriai-je en me rapprochant de lui.

Il me fit signe de me taire et se pencha en avant pour écouter.

—Où est Enrique ? repris-je.

Un nouveau bruit de branches brisées résonna dans les fourrés. Rosalino recula rapidement ; presque aussitôt, mon serviteur se montra. De même que son compagnon, il était pâle et semblait en proie à une terreur profonde.

—M'expliquerez-vous enfin ce qui se passe ? m'écriai-je de nouveau.

—Il se passe que le diable est à nos trousses et qu'il s'agit de décourir au plus vite, me dit le chasseur.

—Le diable !

—La licorne, si vous aimez mieux.

—Vous avez vu une licorne ?

—Aussi clairement que nous vous voyons, et

me racontèrent qu'au moment où il se baissaient pour remplir leurs gourdes, leur attention avait été attirée vers la rive qui leur faisait face par l'agitation des roseaux.

Après un moment d'attente, ils avaient soudain aperçu, gravissant la berge avec lenteur, un quadrupède de couleur grise, de la grosseur d'un âne, au front armé d'une longue corne. Mes hommes n'étaient pas d'accord sur la taille de l'animal, mais tous avaient vu sa croupe, sa crinière et surtout l'aiguillon planté au milieu du front. Ils m'assurèrent que la rencontre d'une licorne ou antéburro est signe de malheur, que l'animal est invulnérable, et que ceux qui tentent de le chasser exposent leur âme à de sérieux dangers.

J'essayai de nouveau de rassurer mes compagnons, ce fut peine perdue. Ils me prièrent avec insistance de porter plus loin le bivouac ; je refusai. Ayant réclamé les gourdes, j'appris qu'elles étaient restées sur le bord de la rivière et qu'il nous faudrait, ce soir-là, nous contenter de l'eau fangeuse de la marée à notre gauche. Durant ces pourparlers, la nuit était venue, et je dus renoncer à l'idée d'aller chercher les gourdes pour tâcher de voir à mon tour la fameuse licorne qui, au dire de

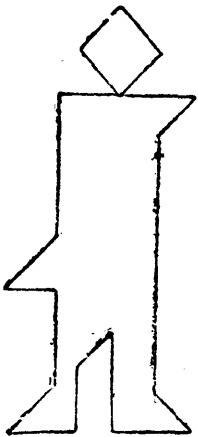
trois heures je demeurai à l'affût, examinant une petite prairie qui me faisait face. Je commençais à désespérer, lorsque soudain les roseaux s'agitèrent, et j'entendis le bruit d'un corps lourd se laissant tomber dans l'eau. Je crus d'abord qu'un crocodile rampait sournoisement pour me surprendre ; mais l'onde bouillonnait, une masse noire traversait la rivière en se tenant à fleur d'eau. Bientôt les joncs de la rive opposée s'écartèrent, et je vis se dessiner une croupe assez semblable à celle d'un âne. Mes deux coups de feu partirent à la fois, l'animal plongea, regagna la rive d'où il était parti, et mon arme était à peine rechargée que la forêt avait repris son calme solennel.

Au bruit de mon double coup de feu, j'avais espéré voir accourir mes compagnons ; mais rien ne bougea dans les fourrés. Montant dans la pirogue qui nous avait amenés, j'explorai soigneusement les deux côtés de la rivière. Après un quart d'heures de vaines recherches, il fallut bien me convaincre que j'avais été maladroit, et je regagnai le bivouac singulièrement intrigué.

Je retrouvai mes compagnons accroupis près du bivouac, et je leur racontai le résultat négatif de mon excursion. Ils se regardèrent avec conster-

AMUSETTE GÉOMÉTRIQUE

Former à l'aide de deux grands triangles, d'un moyen triangle, de deux petits triangles, d'un carré et d'un rhomboïde la figure du Polichinelle dont le contour est donné ci-dessous :



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les médecins ne sont point d'accord sur ce qu'est le choléra.

Liste des prix de L. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La Gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine. Cartes de Visites : 75 centims la douzaine. Une visite est sollicitée.

DE RETOUR

Nous engageons les Dames à aller examiner les splendides marchandises d'automne, de la plus haute nouveauté pour costumes, aux Salons de Modes de Mlle Champagne, No 752, rue Sainte-Catherine, entre les rues Berri et Labelle.

Mlle Champagne est de retour d'un voyage qu'elle vient de faire à New-York, où elle est allé choisir ses marchandises, qui sont toutes de dessins les plus nouveaux et les plus riches. L'on trouve toujours dans ses Salons les derniers patrons en articles de mode ; il y en a pour tous les goûts.

ÉTONNANT

Tout le public est étonné de voir la grande réputation que le célèbre remède de J. B. Leduc, pour la coqueluche, a acquit, depuis son apparition à Montréal.

Voici la raison de ce grand étonnement : Dans le cours de deux mois on a enregistré un très grand nombre de guérisons miraculeuses. Citons, entre autres : cent cinq enfants guéris de la coqueluche dans Montréal et ses environs ; cent trente-quatre cas de bronchite ; quarante-deux jeunes filles qui avaient eu la rougeole dans le jeune âge et dont les reliquats les entraînaient à la consommation vers l'âge de 18 à 19 ans ; quatre-vingt-trois cas de consommation en grande voie de guérison, dont plusieurs d'entre eux ont repris leurs travaux habituels ; sept cas d'inflammation de poumons ; quatre cas que l'on appelle dans les manufactures de tabac : "maladie de tabac," lesquels, ont repris leurs travaux après plusieurs mois arrêtés ; et cinq cas d'asthme.

"Nous ne citons que les principaux cas." De plus, toutes personnes qui ont fait l'acquisition d'une bouteille d'une piastre en ont été pleinement satisfaites.

En vente au No. 634 rue Saint-Laurent Montréal.

LA SEULE PLACE

Où tout le monde veut aller maintenant, c'est chez

M. A. RACICOT

NO 220, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

Étant toujours sûre de pouvoir acheter là de ses Remèdes Sauvages Patentés, lesquels guérissent, sans craindre aucun danger, toutes les maladies indistinctement, tels que : Dyspepsie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse, Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diarrhée, Choléras de toutes sortes guéris en moins de trois heures ; Rhumatismes, Plaies, Ulcères, Mal de matrice (beau-mal), Maladies secrètes, Boutons, Démangeaisons, Rific, etc.

Dites-le à tous vos parents, voisins et amis, et tous seront satisfaits.

N. B.—Vous trouverez également les remèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez Madame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe, P. Q., dans le bloc des Dlls Larivière.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New - York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures, Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place. New-York Etats-Unis.

DISSOLUTION DE SOCIÉTÉ

—AU—

SYNDICAT CANADIEN,

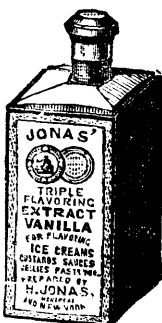
DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

Vente sans réserve de tout notre fond de marchandises, à grands sacrifices, d'ici au mois de janvier prochain

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

ÉTABLIE EN 1870



Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS.
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Gelatine, Collefortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Co

10-RUE DE BRESOLES-10

(BATISSES DES SŒURS)

MONTRÉAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT-LAURENT - 18

MONTRÉAL

MACHINE A LAVER

"EAGLE"

Est reconnue supérieure à toutes autres, et ceux qui s'en servent la trouvent indispensable)

Le linge se lave sans trouble et parfaitement net.

Elle ne détériore pas le linge et dure très longtemps.

DEPOT PRINCIPAL :

—847—

RUE STE - CATHERINE

MONTRÉAL

On demande des Agents

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS, SOLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTRÉAL.

MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.
PULL OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT, Gérant.

MEUBLES

En Vieux Chêne.

MEUBLES DE TOUS GENRES.

Sets de Salons, de Chambres, &c.

GRANDE VARIÉTÉ

ET A DES PRIX RÉDUITS.

Une visite à nos immenses entrepôts convaincra l'acheteur des avantages que nous offrons au public.

Wm. KING & Cie.,

652, RUE CRAIG, Montréal.

Demandez à votre épiciers le savon de

5c

EN VENTE PARTOUT

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la

PHARMACIE EDMOND LEONARD,

et nous avouons que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assortiment des plus variés d'objets pharmaceutiques, et ses articles de toilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eau dentifrices, etc., sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au

No 1615, RUE NOTRE-DAME,

convaincra l'acheteur des avantages qu'on y trouve.

LABBÉE & CIE,

MARCHANDS DE

Ferromeries, Peintures, Huiles, Vernis, Vaiselles, Verres, etc.

USTENSILES DE CUISINE, Etc,

—AU—

No 587, RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essaye

FRANCEUR & STE-MARIE

Fabricants et importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

601, RUE SAINTE-CATHERINE

2me porte Est de la rue Amherst

SPÉCIALITÉ : FOURRURES FINES

HENRY SCHMITH,

168, RUE SAINT-DENIS

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

VETEMENTS D'AUTOMNE !

Nous voulons rappeler à nos clients et amis, que le temps froid va bientôt se faire sentir, et qu'il est nécessaire d'être préparés au changement. Evitez la presse en donnant de bonne heure vos vêtements à laver ou à teindre. Toutes étoffes légères ou fanées paraissent chaudes et confortables lorsqu'elles sont teintes en une bonne couleur foncée. Effets en tous genres pour messieurs et dames faits à la plus grande satisfaction. Médaille d'or pour la teinture

British American Dyeing Company,

Bureaux : 221, rue McGill ; 2435, rue Notre-Damé ; 693, rue Ste-Catherine.

DR JOS. G. A. GENDREAU, CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.) where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 80 Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 23 octobre 1886

LES
DEUX SŒURS

QUATRIÈME PARTIE—(Suite)

Le domestique s'éloigna et le capitaine resta seul debout au milieu du salon. Trois minutes s'écoulèrent à peine. Soudain il entendit un léger bruit. Une porte s'ouvrit et la princesse entra. Leurs regards se croisèrent en même temps, faisant chacun un pas en arrière, deux cris retentirent :

La princesse terrifiée était devenue livide.

Le premier moment de surprise passé, Georges reprit possession de lui-même. Alors un pli profond se creusa sur son front assombri, ses yeux s'enflammèrent et, marchant vers elle :

—C'est vous, lui dit-il d'une voix frémissante, vous, Suzanne Vernier, qui vous faites appeler princesse Ramidoff ?

—C'est mon nom, répondit-elle effarée, je suis la veuve du prince Ramidoff.

—Soit, mais vous êtes aussi Suzanne Vernier... Ah ! ce n'est pas vous que je pensais trouver ici, maintenant ma mission devient facile.

—Votre mission, fit-elle, en le regardant avec anxiété.

—Ce que j'avais à dire à la princesse, je le dirai à Suzanne Vernier ; ce que je venais demander à la princesse, je l'exigerai de Suzanne Vernier.

—Qu'avez-vous donc à me dire ? Que voulez-vous donc exiger de moi ?

—J'ai à vous dire, répondit Georges d'une voix lente et grave, que vous ne pouvez pas être la femme de Maurice Vermont ; j'exige que, volontairement, vous renonciez à lui.

—Jamais ! c'est impossible ! s'écria-t-elle, en se dressant presque menaçante en face de l'officier.

—Je le veux ! répliqua-t-il froidement.

—C'est impossible, vous dis-je !

—La raison ?

—Je l'aime ! je l'aime !

Georges haussa les épaules avec dédain.

—Vous mentez ! riposta-t-il durement, en l'écrasant sous son regard.

—Non, je vous dis la vérité. Je vous pardonne vos paroles offensantes, à vous dont autrefois j'ai repoussé l'amour ; mais, je vous le répète, j'aime Maurice Vermont, je l'aime de toutes les forces de mon âme, je vous le jure !

—Devant moi vos serments sont inutiles.

—Ah ! vous pouvez me croire ! s'écria-t-elle visiblement émue, la princesse Ramidoff n'est plus ce qu'était Suzanne Vernier.

—Je le crois ; mais elle est ce qu'a été Andréa la Charmeuse !

Ces paroles, qui résonnèrent aux oreilles de la malheureuse comme un glas funèbre, la frappèrent au cœur. Elle croyait que Georges Raynal ignorait son passé. Il venait de lui arracher brutalement cette illusion.

—Quoi, vous savez?... s'écria-t-elle avec épouvante.

—Je sais qu'il y avait à Paris, il y a quelques années, une courtisane célèbre qu'on appelait Andréa la Charmeuse. A la princesse Ramidoff je dis : Celle qui a été Andréa la Charmeuse ne peut pas être la femme de Maurice Vermont.

Elle s'approcha de lui les mains jointes.

—Georges, implora-t-elle, pitié, grâce !

—Allons donc, fit-il avec mépris, est-ce qu'on peut avoir de la pitié pour vous ?

—Ah ! vous vous vengez ! s'écria-t-elle avec force ; c'est indigne !

—Vous croyez que je me venge, répliqua-t-il sèchement ; eh bien, Suzanne, tout à l'heure vous connaîtrez ma vengeance et vous verrez si elle m'est personnelle. Vous prétendez que vous aimez Maurice Vermont ; je vous dis, moi, que cela n'est pas vrai, que vous mentez !... Vous êtes aujourd'hui telle que vous étiez autrefois à Marangue : une fille ingrate et sans cœur, une sœur dénaturée ! Vous n'avez pas aimé Gervaise, votre mère ; vous

cesse Ramidoff, la connaît aussi... Vous êtes une femme fatale ; malheur à qui vous aime ! Mais vous avez fait assez de victimes ; je sauverai Maurice, en lui arrachant du cœur son amour mortel !

—En vérité, continua-t-il d'un ton acerbe, il faut que vous soyez bien audacieuse pour avoir voulu vous faire épouser par Maurice. Oh ! je comprends votre calcul ; femme vénale, vous convoitiez ses millions !

La princesse poussa un cri déchirant. Puis, se tordant les bras avec désespoir, elle s'écria :

—Voilà le châtement !

Et tombant aux genoux du jeune homme :

—Vous me frappez sans pitié, lui dit elle d'une voix palpitante et désolée ; mais quand vous aurez vu mon désespoir, quand vous me verrez souffrir, vous serez convaincu que j'aime Maurice, autant qu'il est possible à une femme d'aimer. Alors, monsieur Raynal, si cruel que vous puissiez être, vous regretterez d'avoir été aussi impitoyable !

En la voyant suppliante à ses pieds, la douleur peinte sur son visage et les yeux baignés de larmes, Georges se sentit remué jusqu'au fond du cœur.

Pendant un instant il la regarda avec compassion. Puis d'une voix singulièrement adoucie :

—Si vous aimez réellement Maurice Vermont, lui dit-il, je vous plains, car vous êtes, en effet, digne de la plus grande pitié. Relevez-vous, Suzanne, ajouta-t-il en lui prenant la main et en l'aidant à se remettre sur ses jambes ; je vais maintenant vous parler sans colère.

La malheureuse était brisée, anéantie. Pour se tenir debout, elle fut forcée de s'appuyer contre une console.

—Oui, reprit Georges, si vous aimez Maurice, vous êtes digne de pitié. Ecoutez ce que je vais vous dire.

XXI

—Peu de temps après son arrivée à Paris, en 1869, Maurice rencontra une jeune fille de seize ans, aussi belle que vous, Suzanne, mais ayant sur vous cette supériorité qu'elle avait l'innocence, la naïveté, la candeur de l'enfant et qu'elle était chaste et pure.

La princesse poussa un profond soupir.

—Ils s'aimèrent, reprit le jeune homme, avec cette ardeur, cet abandon et cette confiance qui n'appartiennent qu'au premier amour. Ils étaient pauvres tous les deux et tous les deux orphelins ; mais ils avaient la jeunesse, et l'espérance leur montrait l'avenir. Cet amour, cette douce union de deux cœurs, de deux âmes, qui semblait ne

devoir être brisée que par la mort de l'un, ne dura pas même une année. Ils furent brusquement séparés.

—Un jour, une femme vint trouver Maurice et lui dit : " Il y a dix-sept ans que je vous cherche ; venez." Et elle l'emmena loin de Paris pour lui donner la fortune. Je ne vous dirai pas pourquoi, car je l'ignore encore en ce moment, pourquoi Maurice, devenu riche, parut avoir complètement oublié la jeune fille.

—Or, la femme, qui était venue chercher à Paris Maurice Vermont, et qui existe encore, se nomme Manette Biron."

La princesse tressaillit et ses yeux étonnés se fixèrent sur Georges.

—Oui, Manette Biron, continua-t-il, la pauvre rebouteuse des Huttes qui cachait sous ses haillons de misère les millions de Maurice Vermont.



La princesse tombant aux genoux du jeune homme : " Vous me frappez sans pitié," lui dit-elle d'une voix palpitante et désolée.—(Page 105, col. 3).

n'avez pas aimé Georgette ; vous n'avez rien aimé que vous-même ! Et vous osez dire que vous aimez Maurice Vermont ! Allons donc ! vous l'aimez comme vous avez aimé Henri de Manoise et le marquis Maxime de Soubreuil, qui sont morts du fatal amour que vous leur avez inspiré, et probablement aussi le prince Ramidoff.

Mes paroles vous font trembler, je le vois ; vous ne me croyiez pas si bien instruit, n'est-ce pas ? Vous ne vous attendiez pas à voir surgir tout à coup devant vous un vengeur, et il vous semble que c'est la voix d'un de ceux que vous avez tués qui sort de la tombe... Andréa la Charmeuse, vous ne vous trompez pas ; avant de se faire sauter la cervelle d'un double coup de pistolet, le marquis de Soubreuil a écrit votre histoire ; comme vous le voyez, je la connais, et Maurice Vermont, qui n'a pas reconnu la terrible Andréa dans la prin-

— Je connaissais déjà Maurice, alors, et déjà nous étions amis ; nous nous étions rencontrés devant le cadavre du marquis de Soubreuil, qui venait de se tuer dans une clairière du bois de Vincennes. Je le revis à son château de Salerne, où se resserrèrent encore les liens de notre amitié.

— Je laisse Maurice, qui vient de passer subitement de la misère à la fortune, s'habituer à l'opulence, pour vous parler de la jeune fille. Elle aime toujours Maurice ; mais elle croit qu'il est mort, et elle garde pieusement son souvenir dans son cœur. Elle travaille pour vivre. Mais sa situation va devenir difficile et malheureuse. Heureusement, un brave et honnête homme, un autre ami de Maurice, lui viendra en aide et veillera sur elle.

— Une émotion extraordinaire s'était emparée de la jeune femme ; elle écoutait Georges Raynal avec une agitation croissante.

— Or, hier matin, poursuivit le capitaine, Jacques Sarrue et la jeune fille sont aussi allés voir madame Bertin. Si vous étiez restés un quart d'heure de plus chez elle, ils vous y auraient trouvés, car c'est à Boulogne même qu'ils vous ont rencontrés, comme vous reveniez à Paris.

La jeune fille a reconnu Maurice. Hier soir, j'ai vu Jacques Sarrue ; c'est moi qui lui ai appris que Maurice était revenu à Paris et qu'il allait épouser prochainement la princesse Ramidoff. Ce matin, Jacques Sarrue est venu trouver Maurice, il a plaidé, sans succès, je l'avoue, la cause de la jeune fille. Et moi, j'étais venu ici pour plaider également cette cause auprès de la princesse Ramidoff. Mais ma plaidoirie est inutile, la cause est gagnée d'avance.

La princesse fit entendre un sourd gémissement et baissa la tête.

— Malgré sa conclusion, reprit Georges, le récit que je viens de vous faire a dû vous intéresser. Pourtant, ce qu'il me reste à vous dire vous intéressera, je crois, davantage encore.

— La jeune fille dont il s'agit, Suzanne, n'est pas de Paris : elle est née comme vous et moi dans un village. Un jour elle surprit une conversation et elle apprit que sa sœur qui s'était noyée, lui avait-on dit, existait et habitait à Paris.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit la jeune femme en se redressant brusquement.

— Ne prenant conseil que de son cœur, continua Georges, la pauvre petite, qui pleurait sa sœur depuis six ans, attendit la nuit, et sans qu'on ait pu soupçonner son projet, elle s'enfuit de la ferme, où tout le monde la chérissait.

— Georgette ! Georgette ! exclama la princesse d'une voix étranglée.

Et elle éclata en sanglots déchirants.

— Et elle arriva à Paris, où sa sœur n'était plus, poursuivit le jeune homme, et courut à l'hôtel de Manoise. Le baron mort, Jeanne de Manoise aussi, et la vieille baronne étant allée cacher son désespoir dans un château de province, l'hôtel était désert. Elle n'y trouva que le portier et sa femme, qui lui jetèrent au visage, comme une insulte, le nom exécré d'Andréa la Charmeuse !

La princesse poussa un cri affreux, qui sortit comme un râle de sa gorge serrée.

— Chassée brutalement de l'hôtel de Manoise, reprit Georges, la pauvre enfant désolée, désespérée, errait à travers les rues de Paris, lorsque la Providence plaça Jacques Sarrue sur son chemin. Vous savez le reste, Suzanne ; je n'ai qu'une seule chose à ajouter : si, hier soir, ne sachant pas l'emploi qu'il en voulait faire, je n'avais pas donné un peu d'argent à Jacques Sarrue, aujourd'hui votre sœur n'aurait pas de pain à manger.

— Ah ! le ciel et la terre m'ont maudite ! exclama la princesse.

Elle s'élança vers le jeune homme et, lui saisissant le bras :

— Georges, dit-elle d'une voix haletante, vous savez où est Georgette ; dites-moi où je trouverai ma sœur.

Le capitaine se souvint aussitôt qu'il avait mis dans sa poche l'adresse de Georgette écrite par Sarrue. Il donna le papier à la princesse en disant : — C'est l'adresse de votre sœur.

Elle l'ouvrit d'une main fiévreuse, et après avoir lu : " 23, rue Galande, " elle la glissa dans son corsage. Puis, jetant sa main sur un cordon de soie, elle fit sonner un timbre.

Presque aussitôt Louise parut sur le seuil du salon.

— Vite, vite, mon châle, mon chapeau, lui dit la princesse...

— Madame la princesse va sortir ; dois-je donner l'ordre au cocher de préparer sa voiture ?

— Non, ce serait trop long, je prendrai une voiture de place.

La femme de chambre traversa le boudoir et entra dans la chambre de sa maîtresse.

— Vous allez voir votre sœur, c'est bien, dit Georges.

— Je vais la consoler et, si elle pleure, sécher ses larmes sous mes baisers !

Elle se rapprocha du jeune homme.

— Tout à l'heure, reprit-elle, vous aviez raison quand vous avez dit que la cause de ma sœur était gagnée.... Maintenant le bonheur doit être pour elle, la douleur, le désespoir pour moi !

— Puis je vous demander ce que vous comptez faire ?

— Je n'en sais rien encore, mais je disparaîtrai et m'en irai où me poussera la fatalité, assez loin pour qu'on n'entende plus parler de moi. Monsieur Raynal, quand dans quelques jours je quitterai Paris, j'aurai déjà suffisamment souffert pour avoir droit à votre pardon et au pardon des autres.

— Du moment que vous renoncez à Maurice et que vous allez embrasser votre sœur, répondit Georges d'une voix vibrante, je n'attends pas l'expiation ; je vous pardonne, Suzanne.

— Merci, merci ! dit-elle d'une voix oppressée ; vous me rendez plus forte pour le sacrifice !

La femme de chambre reparut.

La princesse se coiffa elle-même, et Louise, devenue subitement inquiète et tremblante, lui mit un cachemire sur les épaules.

La jeune femme et le jeune homme sortirent en même temps de l'hôtel. Et pendant que la princesse se dirigeait rapidement vers l'avenue des Champs-Élysées pour y prendre une voiture de place, Georges Raynal s'empressait de rentrer à l'hôtel Vermont.

Il retrouva Manette et Maurice dans le cabinet. Voyant l'agitation et la douleur sombre du jeune homme, la bonne Manette ne s'était pas éloignée de lui. Demandant à son cœur de lui dicter des paroles éloquentes et persuasives, elle lui parlait avec tendresse, comme à un enfant qu'on veut consoler.

Il l'écoutait, les yeux mornes, la poitrine oppressée, ayant toujours le même trouble dans l'esprit, incapable de prendre une résolution, sans force pour agir. Les révélations de Jacques Sarrue semblaient l'avoir foudroyé.

Manette fit trois pas vers Georges, et, lui montrant Maurice, elle secoua tristement la tête.

— Eh bien ? interrogea le capitaine.

— Depuis que tu nous a quittés, le voilà, le malheureux enfant ; il n'a pas prononcé une parole ; on dirait qu'il n'a plus de pensée. Je fais d'inutiles efforts pour le tirer de sa torpeur.

— J'espère d'être plus heureux que vous, dit Georges.

— Hélas ! soupira Manette, la blessure qu'il a au cœur est profonde.

— Oui, mais j'apporte un baume pour la guérir, répondit le capitaine en souriant.

Il s'approcha de Maurice, et, le secouant doucement :

— Allons, Maurice, dit-il, allons, réveille-toi !

Le jeune homme tressaillit, puis arrêtant sur Georges ses yeux sans éclat :

— Que me veux-tu ? demanda-t-il.

— Te guérir, morbleu !... Assez d'affaissement, je veux que tu redeviennes un homme. Debout, Maurice, debout !

Le jeune homme, subissant la volonté de Georges, se dressa comme un automate.

— Maintenant, écoute et réponds, reprit le capitaine. Voudrais-tu me dire ce que tu as fait du manuscrit du marquis de Soubreuil ?

— Le manuscrit du marquis de Soubreuil ?

— Oui. Où est-il ?

Maurice tendit sa main vers sa bibliothèque et répondit :

— Là, dans un tiroir.

— Eh bien, Maurice, il faut le relire. Tu souffres, mon pauvre ami ; cette lecture éclairera ta pensée et te donnera l'apaisement.

— Je ne comprends pas, Georges ; que veux-tu dire ?

— Maurice, il y a quelques années, il existait à Paris une femme dont le regard brûlait comme la flamme, dont le sourire rendait fou ; une femme dont la voix pénétrait au cœur comme un poison ; son nom seul nous faisait frissonner ; on l'appelait Andréa la Charmeuse.

— Pourquoi me parles-tu de cette femme ?

— Tu ne comprends donc pas encore ?

— Non.

— Eh bien, Maurice, comme le baron Henri de Manoise et le marquis Maxime de Soubreuil, tu as été charmé. Ce que tu éprouves n'est pas de l'amour, c'est une ivresse perfide, malheureux ; ton cœur est pris de vertige !

— Assez, Georges, arrête-toi, je ne te permets pas d'établir une comparaison entre la princesse Ramidoff et...

— Pourquoi n'achèves-tu pas ? Maurice, je n'ai pas de comparaison à établir, en effet ; mais je dois te dire qu'Andréa la Charmeuse est revenue à Paris ; elle se nomme maintenant princesse Ramidoff.

— Georges, que dis-tu ?... exclama Maurice.

— La vérité !

Maurice poussa un cri rauque et retomba sur son siège en murmurant :

— Andréa la Charmeuse !

Et il resta immobile, les yeux démesurément ouverts fixés à ses pieds.

Manette dit à Georges :

— Tu viens de chez elle, tu l'as reconnue ?

— Oui, j'ai reconnu Suzanne Vernier.

— Que lui as-tu dit ?

— Qu'elle devait renoncer à Maurice.

— Alors ?

— Dans quelques jours elle aura quitté Paris.

— Oh ! la malheureuse, la malheureuse ! gémit Manette. Lui as-tu parlé de sa sœur ? reprit-elle.

— Oui.

— Son cœur s'est-il ému ?

— Manette, Suzanne se repent et regrette déjà amèrement son passé. En apprenant ce que sa sœur, la pauvre Georgette, a souffert et souffre encore, elle a pleuré...

Au nom de Georgette, Maurice, qui écoutait, se dressa sur ses jambes comme poussé par un ressort.

— Alors, continua Georges, je me suis ému à mon tour ; je me suis rappelé combien je l'avais aimée et j'ai eu pitié de la malheureuse : je ne voyais plus en elle ni Andréa la Charmeuse, ni la princesse Ramidoff, j'ai dit à Suzanne Vernier : " Je vous pardonne ! "

— C'est bien, Georges, dit Manette ; c'est d'abord auprès de ceux qu'elle a fait souffrir que la femme repentie doit trouver miséricorde.

Manette se retourna. Maurice était près d'elle. Il essayait ses yeux pleins de larmes.

— As-tu entendu ce que nous venons de dire ? lui demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il, j'ai entendu et j'ai compris.

Aussitôt, s'élançant vers la porte du cabinet, il l'ouvrit brusquement et appela :

— Joseph ! Joseph !

Le valet de chambre accourut.

— Faites atteler immédiatement, lui ordonna Maurice.

Manette et Georges échangèrent un regard de surprise.

— Maurice, où veux-tu donc aller ? demanda le capitaine.

— Vous venez tous deux avec moi, répondit-il ; nous allons consoler Georgette.

Manette ne put retenir un cri de joie.

Georges saisit une des mains de Maurice et la serra silencieusement.

Le front rayonnant, regardant le ciel, Manette disait tout bas :

— Dieu est grand et toujours juste ; il punit les méchants et récompense les bons. Georgette sera heureuse et Maurice est sauvé !

XXII

Au moment où Ripart affolé passait devant la loge, courant chercher un médecin, nous avons dit qu'une jeune femme demandait aux concierges de lui indiquer à quel étage demeurait mademoiselle Georgette.

Cette jeune femme était la princesse Ramidoff. La concierge lui répondit :

—Mademoiselle Georgette est au quatrième, la porte à gauche.

La princesse remercia d'un mouvement de tête et s'élança dans l'escalier, qu'elle monta rapidement. Son cœur battait très fort. Sur le palier du quatrième étage, elle s'arrêta un instant pour reprendre haleine et se rendre maîtresse de son émotion avant de pénétrer dans cette chambre où elle allait trouver sa malheureuse sœur, encore une de ses victimes.

Elle vit la porte entr'ouverte. Elle avança la tête et regarda. Elle ne vit que la table au milieu de la chambre, et plus loin, dans le fond, la commode. Elle ne pouvait apercevoir le lit, placé dans un angle, en face de la fenêtre. Elle pensa que Georgette n'était pas chez elle et que, ayant laissé sa porte ouverte, elle allait revenir.

—Elle est probablement entrée chez une voisine, se dit-elle.

Alors elle se décida à pousser la porte doucement et à entrer dans la chambre. Aussitôt ses yeux tombèrent sur le lit et sur le corps de Georgette étendu sans mouvement. Bien qu'elle n'eût pas vu sa sœur depuis près de dix années, malgré la pâleur mate de son visage pleinement éclairé, elle la reconnut.

D'abord, elle crut qu'elle dormait. Sans bruit, marchant sur la pointe des pieds, elle s'avança jusque près du lit. Les yeux voilés de larmes, elle examina ce jeune et beau visage qui conservait l'impression de la douleur et du désespoir. Un sanglot sortit de sa poitrine. Elle se pencha prête à lui mettre un baiser sur le front.

Mais soudain, s'apercevant que la jeune fille ne respirait plus, elle se redressa avec terreur. Elle lui prit la main, une main glacée, dont les doigts crispés serraient toujours la fiole de poison. Le contact du froid fit passer un frisson dans tous les membres de la princesse. Cependant, elle ne lâcha point la main qu'elle venait de prendre, elle avait remarqué qu'elle tenait un petit flacon.

Un doute horrible traversa sa pensée comme un éclair, et elle poussa un cri rauque, affreux.

Fiévreusement agitée, presque folle, elle parvint à desserrer les doigts de Georgette et elle s'empara du flacon. Il contenait encore à peu près la moitié du liquide. Elle devina que c'était du poison.

—Morte, morte ! prononça-t-elle d'une voix creuse. Ah ! misérable ! j'ai tué ma sœur !

Elle se redressa livide, les traits contractés, des lueurs étranges dans le regard, et regarda autour d'elle avec épouvante, en tournant sur elle-même.

—Morte, reprit-elle sourdement, ma sœur est morte, ma sœur s'est empoisonnée !... Et moi je vis, continua-t-elle avec une énergie farouche ; moi, dont la vie est maudite ! moi, la femme autrefois sans cœur ! moi, qui l'ai cruellement abandonnée et qui me suis élevée en marchant sur des cadavres !

Au souvenir de ses victimes, elle fut prise d'un tremblement convulsif.

—Ah ! s'écria-t-elle, Dieu n'est pas juste ! Le regard sombre, les yeux secs, elle resta un instant immobile devant Georgette.

Sa poitrine se soulevait violemment, pendant que des spasmes nerveux faisaient frissonner sa chair et agitaient ses membres.

Tout à coup son front parut s'illuminer ; des éclairs jaillirent de ses yeux ; sa physionomie prit une expression indéfinissable. C'était un mélange d'orgueil, de fierté, d'audace, de mépris et de dédain.

Andréa la Charmeuse reparaisait tout entière. —Non, non, dit-elle d'une voix rauque, saccadée, la mort ne m'épouvante point, je ne serai pas lâche devant elle !... Pauvre Georgette ! elle n'avait fait aucun mal, elle ne demandait qu'un peu de bonheur, et lui a été refusé ; elle était douce, bonne, aimante... Elle était innocente, et pourtant la voilà glacée... Pauvre Georgette !... Elle était belle, elle n'avait pas encore vingt ans, et la voilà morte, morte parce qu'elle a aimé ! Pardon, ma mère, pardon ; vous m'aviez ordonné de veiller sur elle, de la protéger, de l'aimer ; je n'ai pas obéi, pardon, pardon !

Elle resta encore un moment silencieuse. Puis, rejetant brusquement sa tête en arrière et changeant de ton :

—Ma sœur ! s'écria-t-elle, si je t'ai abandonnée dans la vie, je te suivrai dans la mort !... Les malheureuses victimes d'Andréa la Charmeuse vont être vengées !...

Elle mit le petit flacon entre ses lèvres et en vida le contenu d'un seul trait.

—Maintenant, murmura-t-elle, la mort peut venir me prendre à mon tour, je l'attends.

Et elle lança au milieu de la chambre le flacon qui vola en éclats.

Lentement elle se rapprocha du lit. Elle prit la tête de Georgette dans ses mains, la souleva légèrement, et, avec une sorte de fureur, couvrit de baisers son front, sa bouche et ses yeux.

Soudain, il lui sembla que Georgette se ranimait sous la chaleur de ses baisers ; elle vit qu'un peu de rose revenait à ses lèvres et estompait ses joues. Elle l'embrassa de nouveau ; elle sentit qu'elle était moins froide. Mais n'était-ce pas déjà la mort qui, la glaçant elle-même, neutralisait ainsi l'effet du froid ? Elle lui mit la main sur le cœur ; elle crut le sentir battre doucement. Elle approcha sa joue de la bouche de Georgette, un souffle léger l'effleura. Mais tout cela ne pouvait être qu'une illusion.

Frémissante, la prunelle dilatée, courbée sur sa sœur, ses deux mains appuyées sur le lit, elle attendit pleine d'anxiété.

Au bout d'un instant Georgette fit un mouvement.

—Ah ! je ne doute plus, s'écria la princesse, elle vit encore ! Mon Dieu, ajouta-t-elle, faites qu'elle me voie, qu'elle me reconnaisse !

Aussitôt, Georgette poussa un soupir, puis tout son corps tressaillit ; ses bras se soulevèrent, elle les ramena sur sa poitrine et ses yeux s'entr'ouvrirent.

—Ma sœur, ma sœur ! s'écria la princesse.

Et l'entourant de ses bras, en l'appuyant contre elle, elle parvint à la tenir assise sur le lit.

D'abord, Georgette regarda autour d'elle avec étonnement, comme si elle cherchait à reconnaître le lieu où elle se trouvait ; ses yeux s'ouvrirent davantage ; ils se fixèrent enfin sur la princesse et elle la reconnut.

—Suzanne ! exclama-t-elle.

La princesse voulut parler ; des sanglots lui coupèrent la voix. Mais elle tenait sa sœur dans ses bras et elle la pressait fiévreusement contre son cœur. Elles s'embrassaient avec transport, avec ivresse. A son tour Georgette éclata en sanglots. Avec la pensée, le souvenir lui revenait.

Quelques minutes s'écoulèrent. Ce fut Georgette qui parla la première.

—C'est toi, c'est bien toi ? dit-elle d'une voix faible ; enfin, je te revois, je t'embrasse..... Tu m'aimes encore, n'est-ce pas ? Ah ! si tu savais, si tu savais... Mais, non, tu ne dois pas savoir... Tu ne m'as pas tout à fait abandonnée, puisque te voilà. Ah ! cela me fait du bien de te voir, de t'embrasser, de me sentir dans tes bras, contre ton cœur. Il me semble que je ne suis plus aussi malheureuse. Suzanne, comment se fait-il que tu sois ici ?

—Je n'ai rien à te dire, rien à t'expliquer, répondit la princesse. Pourquoi perdre du temps en paroles inutiles, quand il nous en reste si peu pour nous aimer ? Restons comme nous sommes en ce moment : toi dans mes bras, moi dans les tiens... Georgette, ma chère Georgette, oublions le malheur, les rêves, les joies du monde ; oublions tout. Je ne veux plus penser qu'à Dieu, qui pardonne, au moment de mourir.

—Mourir ! tu veux mourir ? s'écria Georgette avec effroi.

—Oui, pour ne plus me séparer de toi.

—Suzanne, quelle est donc ta pensée ? Je ne te comprends pas.

—C'est vrai, tu ne peux pas comprendre. Eh bien, écoute : quand je suis entrée ici tout à l'heure, t'apportant des paroles d'espoir, tu étais étendue sans mouvement, et déjà pâle et froide comme un cadavre. Tu tenais encore dans ta main un petit flacon.

—Ah ! le poison, le poison ! exclama Georgette.

—Oui, reprit la princesse ; je devinais que le flacon contenait du poison ; je te l'arrachai de la main ; il n'était qu'à moitié vide.

—Tu as brisé le flacon, n'est-ce pas ? tu l'as brisé ?

—Oui.

—Ah ! je respire, fit Georgette.

—J'ai brisé le flacon en le jetant sur le carreau, reprit la princesse ; mais auparavant, pour mourir avec toi, j'avais bu le reste du poison.

—Malheureuse ! s'écria Georgette épouvantée, tu t'es empoisonnée !...

—Comme toi, je ne voulais plus de la vie ; comme toi, je me suis empoisonnée.

Georgette poussa un cri terrible et, s'élançant à bas du lit, folle de douleur et de désespoir, elle se mit à crier :

—Au secours, au secours !

Puis, revenant à sa sœur et lui jetant ses bras autour du cou :

—Mon Dieu, mon Dieu, dit-elle en sanglotant, qu'as-tu fait ? Tu voulais mourir avec moi... Ah ! malheureuse, mais je n'ai pas bu le poison, moi !... Au moment où je le portais à ma bouche, j'ai pensé à Dieu... Alors, j'ai senti que tout se déchirait en moi ; mon cœur a cessé de battre, la respiration m'a manqué, la nuit s'est faite autour de moi... Après, je ne me rappelle plus rien. Tiens, tiens, regarde, c'est là, sur le drap du lit, que le poison a coulé. Ah ! pourquoi la fiole ne s'est-elle pas entièrement vidée ?

—Suzanne, pourquoi me regardes-tu ainsi ? pourquoi restes-tu silencieuse ? Je t'en supplie, parle-moi ! Oh ! ton regard me fait peur !

La princesse écoutait la voix de sa sœur ; mais sa tête s'était subitement appesantie, et un bourdonnement dans ses oreilles, semblable à un bruit de cloches, l'empêchait de saisir les paroles. Ses yeux agrandis brillaient d'un étrange éclat et avaient pris une fixité effrayante.

—Ah ! c'est le poison ! exclama Georgette.

Mon Dieu, reprit-elle en se redressant éperdue, mais j'ai appelé pourtant, et personne, personne ne vient !

D'un bond elle s'élança vers la porte, en criant de nouveau :

—Au secours ! au secours !

Presque aussitôt Ripart et le concierge, tout essoufflés, entrèrent dans la chambre.

Ils poussèrent un cri de surprise et de joie en voyant Georgette debout.

—Enfin, dit elle, vous m'avez entendue !

Et, leur montrant la princesse :

—C'est ma sœur, ajouta-t-elle ; elle vient de boire du poison ! Monsieur Ripart, vite, courez chercher un médecin !

—Le médecin va venir, mademoiselle Georgette, répondit Ripart ; j'étais allé le chercher pour vous ; je vous ai crue morte.

—Hélas ! ma sœur l'a cru aussi, et c'est-elle, la malheureuse, qui a bu le poison !

Et laissant les deux hommes ahuris, consternés, elle se précipita sur la princesse, en proie au plus violent désespoir. Celle-ci la repoussa doucement, se dressa sur ses jambes et fit quelques pas dans la chambre. A chaque instant, elle était prise d'un tressaillement convulsif. Sa poitrine se soulevait violemment ; on voyait ses traits se contracter, ses bras se raidir et se tordre, et, sous son vêtement, on devinait les palpitations de la chair. Ses grands yeux bleus, à la pupille dilatée, étaient comme un foyer d'étincelles.

Son chapeau et son châle étaient tombés sur le lit ; ses magnifiques cheveux dénoués flottaient épars sur ses épaules avec des ondulations capricieuses.

XXIII

La princesse s'était arrêtée au milieu de la chambre. Soudain, elle se courba, en allongeant le cou, et parut tendre l'oreille comme si elle écoutait un bruit lointain.

Elle eut un nouveau tressaillement, plus violent encore que les autres, et se redressa en arrière, elle recula jusqu'au fond de la chambre.

—Chut, fit elle, écoute ; je les entends, ils viennent... Il sont loin, bien loin, mais comme ils courent ! Quel bruit ! on croirait entendre la foudre. Ils vont passer. Non, non, ils viennent ici, ils vont entrer, ferme la porte. Trop tard, ils entrent, les voilà ! ah !

Et étendant le bras vers un point de la chambre où ses yeux restèrent fixés :

—Là, là, reprit-elle, les vois-tu ? Je les reconnais, ce sont eux : Henri de Manoise, Maxime de Soubreuil ; elle aussi, la belle Jeanne, plus blanche

que son linceul... comme elle pleure, mon Dieu, comme elle pleure !... Eh bien, oui, c'est moi Andréa, Andréa la Charmeuse, que me voulez-vous ? Regarde, là, au cœur, un trou... le sang coule... Ah ! ils sont rouges ?... C'est moi, c'est moi qui les ai tués ! Ils me maudissent, ils me menacent, leurs regards me brûlent. Jeanne de Manoïse, emmenez-les ; grâce, je vous demande grâce !...

— Ah ! elle pleure toujours, elle ne m'entend pas ! Mais les morts peuvent donc sortir de la tombe ?... Spectres, laissez-moi, j'ai peur, j'ai peur !

— Un nuage les enveloppe, ils s'effacent... Le vent souffle, ils sont partis... Non, encore un... Ma mère, c'est ma mère ! Son regard terrible me fait frissonner, sa voix sévère me crie : — " Qu'as-tu fait de Georgette, malheureuse ? qu'as-tu fait de ta petite sœur ? " C'est vrai, j'ai abandonné ma sœur, je suis une misérable ? Ma mère, ma mère, pardonnez-moi ! "

Elle avait joint ses mains et pris une attitude suppliante.

Après un court silence elle continua :
— Non, elle me repousse... Elle parle encore. Que dit-elle ?... Fille indigne, malheur à toi ! Pas de pitié... sois maudite !...

Elle poussa un cri horrible et sa tête tomba sur sa poitrine haletante, comme si elle eût été écrasée sous le poids d'une malédiction réelle.

Georgette accablée, les jambes fléchissantes, s'était appuyée contre un meuble.

— Oh ! ma sœur, ma pauvre sœur ! dit-elle d'une voix plaintive.

A ce moment, des pas résonnèrent dans l'escalier.

— Ah ! voici le médecin ! s'écria Georgette, qui bondit vers la porte.

Un homme entra. C'était Jacques Sarrue. La jeune fille resta immobile devant lui.

— Que se passe-t-il donc ? demanda Sarrue, quelle est cette femme ?

Georgette répondit :
— Cette femme est la princesse Ramidoff, c'est ma sœur !

Le poète n'eut pas le temps d'adresser une nouvelle question.

Après s'être avancée lentement, la princesse venait de s'arrêter à quelques pas d'eux, redressant sa taille majestueuse, le regard flamboyant. Son front superbe s'était irradié. Une fois encore sa physionomie avait changé d'expression. Elle était resplendissante. Jamais peut-être sa merveilleuse beauté n'avait eu autant d'éclat, un pareil rayonnement.

Alors, prenant une pose pleine de majesté :

— Je suis belle, la plus belle, dit-elle d'une voix claire et vibrante ; je vous reçois tous dans mon palais éblouissant de lumière et vous allez vous asseoir à un festin splendide. Vous admirez mon riche vêtement de soie semé d'étoiles d'or et sur mon front mon diadème de pierres précieuses, qui brille comme des soleils. Vous respirez les parfums exquis de toutes ces fleurs qui pleuvent autour de moi et jonchent les tapis moelleux. A vous ces fleurs, je vous les donne, faites en des bouquets. Écoutez : entendez-vous ces voix mélodieuses, et les sons harmonieux des instruments qui accompagnent leurs chants joyeux ? C'est pour moi cette musique délicieuse ; c'est pour charmer mon oreille, cette belle symphonie. Les chants ont cessé, les instruments se taisent. Silence, silence, écoutez encore. Entendez-vous ces milliers de voix qui crient : Vive la reine ! vive la reine !... Les hommes et les femmes s'inclinent devant moi pour saluer ma royauté. Ah ! je suis reine ! je suis reine !...

Pendant un instant, elle promena autour d'elle son regard où éclataient la joie et l'orgueil du triomphe.

Mais son front s'assombrit subitement ; la lumière de son regard s'éteignit ; l'effroi était peint sur son visage. Elle reprit d'une voix sourde et agitée :

— Un gros nuage noir passe dans le ciel, le jour disparaît ; je suis dans les ténèbres. Ah ! un éclair...

Et, mettant ses deux mains sur ses yeux :
— Dieu ! s'écria-t-elle en sursautant, quel épouvantable coup de tonnerre !

Puis, regardant autour d'elle avec effarement :
— Où donc est mon palais ? Où donc est ma

couronne ? Plus rien, tout a disparu !... Où suis-je ? où suis-je ?... Au milieu d'un immense désert, seule... Toujours les ténèbres m'entourent. Je cherche le jour, où est la lumière ? Non, non, je ne veux pas rester dans la nuit !... Pas de route, pas de sentier. Où aller ? Je ne sais de quel côté diriger mes pas... Je veux marcher, pourtant. Non, je ne peux pas ; mes pieds sont attachés au sol. A moi, à moi !...

Maintenant un tremblement affreux la secouait avec une extrême violence.

(La fin au prochain numéro)

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons la semaine prochaine la publication d'un grand roman,

JEAN - JEUDI,

qui sera vivement apprécié. C'est une œuvre qui est à la fois une étude des plus soignées des mœurs actuels et un drame très saisissant, qui donnera à nos lecteurs de grandes et vives émotions.

Allez chez COUTLÉE & CIE, pour acheter une machine à coudre Raymond, garantie pour 10 ans.

Si vous désirez changer ou acheter pianos ou orgues de première classe garantis pour 6 ans, allez chez COUTLÉE & CIE.

Si vous voulez que votre machine à coudre soit légère, envoyez-la chez COUTLÉE & CIE, ou toutes espèces de réparations sont faites promptement et à bon marché. N'oubliez pas l'adresse, 80 rue Saint-Laurent, Montréal.



SALON DE MODES
DE
MADAME J. E. VAINÉ,
1931 RUE NOTRE-DAME

Deuxième ouverture de Modes d'Automne à ce magnifique Salon. Le public est cordialement invité à venir visiter le bel assortiment de chapeaux, plumes, fleurs et garnitures de chapeaux de tous genres. Haut goût, exécution prompte de toute commande et satisfaction générale.

Mlle Louise Jolivet, aussi de New-York, et autrefois de la maison N. E. Hamilton, est spécialement chargée de la chapellerie.

Coupe du plus haut goût et confection supérieure de manteaux, etc.

N'oubliez pas de visiter avant de commander ailleurs

CHESTER'S CURE !



Pour la
L'Asthme
Bronchites
Enrouements
Toux
Rhumes
Catharre
Etc, etc.

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien.
Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,
461-Rue LaGauchetière, Montréal, -461

Prix : grande bouteille..... \$1.00
" petite bouteille..... 50

ACADEMIE DE MUSIQUE

HENRY THOMAS - Locataire-Gérant

Commençant LUNDI SOIR, 18 octobre

REPRÉSENTATIONS D'ADIEU DE LA CÉLÈBRE
ACTRICE

R H E A !

Supportée par M. ARTHUR FOREST et une excellente compagnie, dans le brillant répertoire suivant : Lundi, "A Dangerous Game."—Mardi, "Pygmalion et Galatea," et une récitation en français par Mlle Rhéa.—Mercredi, "The Romance of a Poor Young Man."—Jeudi, "The Widow."—Vendredi, "A Dangerous Game."—Samedi, matinée, "Romance of a Poor Young Man."—Samedi soir, "The Country Girl."

La vente des sièges est commencée depuis ce matin chez Nordheimer.

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS - Propriétaires-Gérants

POUR UNE SEMAINE COMMENÇANT LUNDI, 18 OCTOBRE

Grande production par la troupe de King Hdley & Harrison de

— Y O U T H ! —

Avec ses décors et effets de scènes magnifiques. Scène de l'embarras. Départ d'un grand navire chargé de soldats. Panorama de la Tamise. Tableaux vivants. Terrible scène de bataille. 150 personnes sur la scène. Nouveaux costumes et nouveaux décors pour cette représentation.

PRIX POPULAIRES : 10, 20 ET 30 cents.



Les porcelaines de

L. DENEAU.

La faïence de

L. DENEAU.

La Poterie de

L. DENEAU.

La Verrerie de

L. DENEAU.

L'Argenterie de

MAISON
L. DENEAU I. DENEAU

2023, NOTRE-DAME

MONTREAL

La Coutellerie de

L. DENEAU.

Les Lampes et Candélabres de

L. DENEAU

sont supérieures à ce que nous avons vu sur le marché, et vu que M. DENEAU est le représentant direct des produits des manufactures, il peut vendre à des prix défiant toute concurrence.

CHAUSSURES ! CHAUSSURES ! !

Chaussures de tous genres, haute nouveauté et communes, confection supérieure à des prix extraordinairement bas.

Chaussures pour dames et enfants une spécialité.
Chaussures à ordre exécutées promptement par des mains habiles ; prix défiant toute concurrence.

Clapets à 5 cents de bénéfice par paire. Une visite convaincra l'acheteur des avantages qu'offre en ce moment la

MAISON N. GAGNON,

89E, rue Sainte-Catherine, Montréal

THES NOUVEAUX

—VENANT D'ARRIVER—

Depuis 25 cents la livre en montant

Aussi un assortiment considérable de présents nouveaux en vaisselle et verrerie

Cafés depuis 25 cents la livre en montant

THE LIQUOR TEA COMPANY

GEO. BRISTOL, 177, Rue St-Laurent